

DÁVID SZABÓ

Le traducteur et le sculpteur de masques
Entretien avec JOËLLE DUFEUILLY, traductrice française de
László Krasznahorkai

Joëlle Dufeilly est surtout connue comme la traductrice française de László Krasznahorkai, sans doute un des plus grands écrivains de notre temps. Elle a également traduit des auteurs hongrois contemporains comme Péter Esterházy, László Darvasi, György Dragomán ou Éva Janikovszky, ainsi que des classiques comme Gyula Krúdy. Bien qu'elle n'ait aucun lien familial avec la Hongrie, elle est devenue une représentante incontournable de la littérature hongroise en France. En 2014, elle a obtenu le grand prix SGDL¹ de traduction pour l'ensemble de son œuvre.

Vers la fin des années 1990, c'était pour l'auteur de ces lignes une expérience particulièrement intéressante de pouvoir donner à Joëlle Dufeilly un coup de main dans la traduction de *Tango de satan*² de László Krasznahorkai. Dans cette interview, un genre nouveau dans l'histoire de notre revue, nous avons parlé du rapport de Joëlle Dufeilly à l'œuvre de Krasznahorkai, de sa méthode de travail et d'autres questions fondamentales de la traduction littéraire.

Dávid Szabó : Un des premiers textes que tu as traduits du hongrois était un discours « monstrueusement difficile » de Krasznahorkai. Où et comment as-tu trouvé ce texte ? Es-tu attirée par les textes particulièrement difficiles ?

Joëlle Dufeilly : J'avais participé, en 1996, à la traduction d'une anthologie d'écrivains hongrois contemporains, publiée à l'initiative de Tamás Szende, qui m'avait confié la traduction de deux textes. J'avais trouvé ces textes trop « faciles », et en avais fait part à Tamás qui, me jugeant sans doute (et à juste titre) un peu prétentieuse, m'avait apporté un long texte et m'avait dit : tu veux de la difficulté, tu veux traduire un grand écrivain, eh bien, *tessék*³ ! Piquée au vif, je n'avais pas le choix, je me devais de relever ce défi, et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Krasznahorkai. Cette expérience, une fois le long et parfois laborieux travail terminé, m'a non seulement donné envie de traduire

¹ Société des gens de lettres.

² Krasznahorkai, László (2000), *Tango de satan*, trad. par J. Dufeilly, Paris, Gallimard.

³ (Le) voilà ! (N.D.L.R.)

cet écrivain, mais également de faire de la traduction mon métier. La difficulté, si elle est au service du talent, est exaltante, et elle nous pousse à nous dépasser. Si je traduis un texte à priori facile, j'ai tendance à céder à cette facilité, et le résultat est souvent médiocre.

D. Sz. : Maintenant que tu es une traductrice expérimentée de Krasznahorkai (« sa traductrice française »), dans quelle mesure ton approche à la traduction de ses textes a changé ?

J. D. : Fondamentalement, je ne pense pas que mon approche à la traduction de ses textes ait beaucoup changé, en revanche, il y a vingt ans, je traduisais un écrivain hongrois au nom imprononçable et parfaitement inconnu en France tandis qu'aujourd'hui, je traduis un écrivain que beaucoup reconnaissent comme l'un des plus grands écrivains de son temps. C'est plus gratifiant mais cela implique une immense responsabilité.

D. Sz. : Quel est le processus, quelles sont les étapes à suivre quand tu commences à traduire un roman de Krasznahorkai ?

J. D. : Dans le dernier livre de Krasznahorkai que j'ai traduit, *Seiobo est descendue sur terre*⁴, il y a un chapitre qui décrit en détail le travail d'un sculpteur japonais qui fabrique des masques pour le théâtre nô. J'ai trouvé énormément de similitudes entre son travail et mon travail de traductrice, particulièrement dans le déroulement des différentes étapes. En général, je commence par traduire le texte à partir du hongrois, puis j'oublie le texte hongrois et je travaille la phrase française, puis je reprends le texte hongrois. À partir de là, un observateur extérieur pourrait penser que le travail est quasiment terminé, mais moi je sais que je n'en suis même pas à la moitié, exactement comme dans le cas du sculpteur de masques, qui chaque jour porte de minuscules coups de ciseau, à peine perceptibles, mais fondamentaux. Dans mon cas, je modèle la phrase, déplace ici une virgule, change la place d'un mot, ajoute un mot de liaison, d'articulation, etc... de tout petits gestes, à peine visibles, grâce auxquels lentement (très lentement) la phrase, si importante chez Krasznahorkai, prend vie. Un autre point de similitude avec le sculpteur de masques : savoir quand le travail est terminé. Une traduction est toujours perfectible, on peut indéfiniment l'améliorer et pourtant il faut un jour s'arrêter. Personnellement, je sais que je dois arrêter quand je m'aperçois que mes corrections, au lieu d'améliorer le texte, commencent à le dégrader. C'est un

⁴ Krasznahorkai, László (2018), *Seiobo est descendue sur terre*, trad. par J. Dufeuilly, Paris, Cambourakis.

moment très frustrant, car on sait que la traduction pourrait encore être améliorée mais qu'on a atteint les limites de ses possibilités. Par ailleurs, j'ai besoin de marquer des pauses, pour faire reposer le texte, et le reprendre ensuite avec un œil plus détaché.

D. Sz. : Dans un article paru dans la *Revue Études Françaises*⁵, en parlant des références culturelles, tu présentes des exemples trouvés chez Krúdy, Esterházy et Dragomán. Rencontres-tu ce genre de difficulté en traduisant Krasznahorkai et comment arrives-tu à le contourner ?

J. D. : Chez Krasznahorkai, les références culturelles ne sont pas allusives et ne se limitent pas au cadre hongrois. Il nous transporte dans des univers et des cultures qui traversent le temps et l'espace. Cela ne demande pas de connaissances liées à un vécu partagé, comme chez Esterházy par exemple.

D. Sz. : En traduisant Esterházy, tu as ajouté dans certains cas, avec l'accord de l'écrivain, des références culturelles absentes du roman original mais connues du public français. Est-ce qu'il t'arrive de faire la même chose en travaillant sur les textes de Krasznahorkai ?

J. D. : Non, pour les raisons précédemment évoquées.

D. Sz. : Te considères-tu plutôt comme un traducteur sourciste respectant avant tout « l'étrangeté » du texte d'origine ou comme un traducteur cibliste qui adapte le texte traduit le plus possible aux conventions du français, langue d'arrivée ?

J. D. : J'avoue que je ne comprends pas du tout ce débat. Pour moi, la source et la cible ne peuvent pas s'opposer. Ce n'est pas le texte qui est « étrange », mais la langue d'origine, pour le lecteur qui ne connaît pas cette langue, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue telle que le hongrois. Je ne traduis pas une langue, mais un texte littéraire, dont j'essaie de restituer au mieux le contenu et la forme, avec les outils que la langue française met à ma disposition. Si je m'amusais à traduire par exemple Krasznahorkai avec une démarche purement « sourciste », le livre tomberait immédiatement des mains du lecteur français. Je ne vois pas vraiment l'intérêt.

D. Sz. : Traduire Krasznahorkai, est-ce que cela exige de la part du traducteur une attitude différente par rapport à d'autres auteurs, comme Esterházy, Dragomán, Darvasi, etc. ?

⁵ Dufeilly, Joëlle (2010), « Nyelvről nyelvre, kultúráról kultúrára. A kulturális referenciák kezelése a műfordításban. [D'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Le traitement des références culturelles en traduction littéraire] », *Revue d'Études Françaises*, 15, p. 85-88.

J. D. : Tout d'abord, je pense qu'il faut aimer les auteurs qu'on traduit. J'ai pris conscience, au fil de mes expériences de traductrice, de ma propre sensibilité face à certains types d'écriture, et de mes points forts comme de mes points faibles. J'ai par exemple découvert que j'avais une bonne oreille, que j'entendais assez bien la musique des textes, ce qui est un atout pour traduire Krasznahorkai. J'aime par ailleurs l'humour et le ludisme langagier. En revanche, je suis moins à l'aise avec les écritures classiques, « élégantes », par exemple.

D. Sz. : Tu disais dans une interview⁶ que tu préfères travailler la phrase plutôt que travailler les mots. S'il t'arrive de me demander de t'aider à comprendre une (seule) phrase de Krasznahorkai, je sais que cette dernière risque d'occuper au moins deux pages dans ton cahier... Est-ce que tu aimes Krasznahorkai avant tout pour ses phrases ?

J. D. : Je n'aime pas Krasznahorkai uniquement pour ses phrases, mais, bien entendu, j'aime traduire les longues, de plus en plus longues phrases de Krasznahorkai, particulièrement dans ses derniers romans. Dans la *Mélancolie de la résistance*⁷, la phrase était de type germanique, une phrase tiroir, avec le verbe, c'est-à-dire le mot clé, à la fin. C'était très difficile et parfois laborieux de restituer cela en français, mais depuis *Au nord par une montagne*⁸..., la structure de la phrase a changé, elle est plus proche de la phrase latine, et peut ainsi repousser le point beaucoup plus loin. En relisant un chapitre d'une vingtaine de pages de *Seiobo*, je me suis rendu compte qu'il n'était composé que d'une seule phrase. En fait, je ne l'avais même pas remarqué en le traduisant.

D. Sz. : Quand tu dis que tu travailles moins les mots que certains traducteurs, penses-tu essentiellement à la fidélité sémantique des équivalents ?

J. D. : Non, pas du tout, mais je rejoins ce que dit János Szávai⁹. Je suis moins sensible aux mots qu'à l'ensemble formé par la combinaison de ces mots.

⁶ <http://litteraturehongroise.fr/entre-les-lignes/2011-04-27/interview-avec-jolle-dufeuillynbsppar-johnatan-joly> (consulté le 3 avril 2018).

⁷ Krasznahorkai, László (2006), *La mélancolie de la résistance*, trad. par J. Dufeully, Paris, Gallimard.

⁸ Krasznahorkai, László (2010), *Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau*, trad. par J. Dufeully, Paris, Cambourakis.

⁹ Selon J. Szávai, traducteur hongrois de Céline, par rapport à l'exactitude de la traduction des mots individuels il faut privilégier l'exactitude de la traduction d'unités plus grandes telles les phrases voire les scènes – Cf. Szávai, János (2010), « Lehet-e (Céline-t) fordítani ? [Est-il possible de traduire (Céline) ?] », *Revue d'Études Françaises*, 15, p. 181-187.

D. Sz. : Parmi les romans de Krasznahorkai que tu as traduits lequel préfères-tu et pourquoi ?

J. D. : J'ai aimé traduire tous ses textes. Ce qui est très intéressant avec cet écrivain, c'est que même s'il a des thématiques récurrentes, il les décline toujours de façon différente, si bien qu'il ne peut jamais y avoir de lassitude, pas plus chez le lecteur que son traducteur. J'ai particulièrement aimé traduire *Guerre et Guerre*¹⁰, car je trouvais que son écriture avait atteint dans ce roman une forme de perfection. Par ailleurs, je me suis beaucoup attachée au personnage de Korim. Il représente selon moi, l'un des plus beaux personnages de la littérature. J'avoue qu'il m'arrive encore parfois de penser à lui.

D. Sz. : En tant que son traducteur, que penses-tu de la réception de Krasznahorkai en France ? Est-ce que le fait qu'il a reçu en 2015 le Prix Man Booker a aidé à le rendre plus connu ?

J. D. : La réception de Krasznahorkai et la reconnaissance de son immense talent se sont faites très progressivement, lentement (mais sûrement). Le prix Man Booker a conforté ceux qui l'admiraient déjà, mais je ne pense pas qu'il ait joué un très grand rôle pour le faire mieux connaître. En revanche, ce prix a poussé les éditeurs à publier toutes ses œuvres traduites en collection « poche » (Babel et Folio), ce qui a fortement contribué à étendre sa notoriété.

D. Sz. : Pour terminer avec quelques questions d'ordre général, penses-tu que la traduction est un métier qu'on peut et qu'on doit enseigner ? Où enseigne-t-on la traduction littéraire en France ?

J. D. : Je ne pense pas que la traduction puisse être enseignée comme les autres sciences humaines. Dans ce domaine, l'expérience joue un rôle majeur, c'est pourquoi les travaux « pratiques » doivent tenir une place prépondérante, être un préambule à toute forme d'enseignement. Le Centre National du Livre a mis en place, il y a quelques années, une formation destinée à des traducteurs débutants ayant déjà traduit au moins un ouvrage. Cette formation semble très efficace puisque plusieurs traducteurs l'ayant suivie ont obtenu ensuite des prix de traduction.

¹⁰ Krasznahorkai, László (2013), *Guerre et Guerre*, trad. par J. Dufeuilly, Paris, Cambourakis.

D. Sz. : En Hongrie, on parle beaucoup en ce moment de la retraduction de classiques comme Shakespeare, Dante, Proust ou Camus. Qu'en penses-tu, faut-il retraduire les classiques et ce débat est-il important chez vous ?

J. D. : En France également on assiste à une « mode » de retraduction de grands classiques de la littérature étrangère. Certaines retraductions sont justifiées, d'autres le sont moins et semblent plus dictées par des enjeux commerciaux. Ceci étant dit, si cela permet de faire redécouvrir de grands textes, et d'attirer de nouveaux lecteurs, en particulier chez les jeunes, c'est une très bonne chose.

D. Sz. : Merci beaucoup !

JOËLLE DUFEUILLY

Courriel : joelle.dufeully@wanadoo.fr

DÁVID SZABÓ

Université Eötvös Loránd de Budapest

Courriel : szabo.david@btk.elte.hu